

tionnés vers leur programmation et, en plus, elles modernisent la structure d'accueil. Le style brillant, décontracté, drôle, dû au talent des journalistes jeunes, va moderniser effectivement le style des commerçants, des élus, des fonctionnaires, des animateurs.

Ouest-France, journal moderne et bien fait, va donc aider les indigènes à tenir le rôle que l'on attend sur la scène des vacances.

Commerce, culture, maintien de l'ordre collaborent à la production du spectacle et au règne de la marchandise. Animateurs commerciaux, animateurs culturels, animateurs policiers, tous ces professionnels de la communication se retrouvent pour une occupation totale du champ social. Il s'agit d'une vaste entreprise de prévention de la parole, prévention à laquelle ils convient les journalistes.

Nous avons essayé de montrer qu'il n'y a pas plus rupture entre les aménageurs, les animateurs et les journalistes qu'entre les commerçants, les artistes et les policiers. Ils entretiennent entre eux des rapports fonctionnels.

Bref, de l'aménagement de l'espace à la communication réifiée, il y a développement stratégique. Bien sûr, les journalistes ne sont pas dans les états-majors ; on leur confie plutôt l'action psychologique.

Jean de Legges

1 - Les techniques d'information. Direction de l'Aménagement foncier et de l'Urbanisme, 1971.

2 - Bilan 1974. DDE de la Sarthe 1974.

3 - Cf. le livre « Dégage... on aménage ». Le Cercle d'Or, 12 rue du Moulin 88012 Les-Sables-d'Olonne.

4 - Le travail du service économique de la préfecture est également « vendre » la Vendée à des industriels en les alléchant par des arguments appropriés. Dans ces deux cas, préfecture et chambre de commerce « vendent » la région à des étrangers, les indigènes étant « désappropriés » de leur sol et de leur économie.

5 - VVF: Village Vacances Familles ; FAVAC: Familles Vacances.

6 - Alors que les VVF sont financés par les comités d'entreprises et que de très nombreux campings sont loués par des comités d'établissements (plus d'une dizaine sur la côte de Monts).

7 - Le centre propose de très nombreuses activités gratuites : ping-pong, ski nautique, voile, etc. Equitation et pêche en mer pour un prix très faible.

8 - Un certain nombre de « boîtes de nuit » remplissent la même fonction de prévention que le centre de CRS. En particulier, le repère des Chouans, fréquenté par les jeunes des campings et par les « loulous », un lieu où la violence de la sono, l'éclairage stroboscopique, la foule et la sueur permettent de « se donner à fond », de « se défouler », avant de regagner sa tente entourée de grillages.

9 - Les animateurs de Cluny ont, eux aussi, à Saint-Jean-de-Monts, un camp de délinquants. La psychologisation des problèmes suffit actuellement à y maintenir l'ordre.

10 - Un exemple parmi d'autres : il n'y a plus de photos « en rang d'oignons » des CRS, mais une photo de deux CRS en bicyclette avec comme légende : « Quand les Hirondelles font l'Été ».

*Hubert Ferrucci - No 7
3^{ème} trimestre 1977*



L'irruption du techno - imaginaire

Dire que les mass media dominent notre scène est une banalité qui cache la réalité qu'elle prétend à révéler. Si nous voulons saisir la spécificité de notre situation, il nous faut éliminer de telles banalités et essayer de la comparer avec des situations précédentes. Nous vérifierons, alors, que ce n'est pas l'évolution des machines et des appareils, y compris les appareils de la communication, qui distingue notre scène de la précédente, mais l'irruption d'un style nouveau. Bien sûr : les machines sont devenues plus nombreuses, plus petites et moins chères, mais la vie quotidienne n'a pas changé fondamentalement par ce développement. L'invasion de la vie par les machines est un événement du commencement du siècle, et c'est pourquoi le

progrès de la technique n'est plus tellement intéressant. Bien plus intéressant est à présent la naissance d'un nouveau style qui se caractérise par l'omniprésence de la couleur dans notre circonstance.

La scène avant la deuxième guerre était grise. Nous le savons non seulement parce que les documents qui conservent cette époque sont gris : les textes, la photographie et le film. Mais nous le savons aussi grâce aux restes que cette époque nous a laissés : les édifices, les outils, les vêtements. Par contre, les choses qui nous entourent sont en technicolor : l'architecture, les vitrines, les affiches, les kiosques, les conserves, les

plastiques, les tissus, les gadgets, les calendriers, les stylos, les ongles des doigts, les films, la TV, les périodiques, les boissons. Une telle explosion de la couleur un tel abandon du gris de la fonction et un tel engagement dans la multicolorité de la sensation marquent sans aucun doute un changement de style, et mérite d'être analysé.

Bien sûr : on peut simplifier le problème en appelant le nouveau style multicolore «la culture de la masse», et en disant que nous vivons à présent différemment, et que cette différence se manifeste en couleurs. Mais une telle affirmation provoque des doutes. Car «vivre différemment» implique l'idée d'une révolution. La fonction, et le but, des révolutions est de changer la vie. Y-a-t-il eu une révolution qui ait provoqué l'explosion des couleurs ? On dirait que les révolutions de notre siècle sont la russe et la chinoise. Mais c'est précisément en Russie et en Chine que la vie continue à être grise (ou monocolore), et un visiteur occidental aux pays socialistes est surtout impressionné par le manque de couleurs.

Une telle objection peut provoquer une argumentation opposée. On peut affirmer que la coloration de notre scène est un phénomène tout à fait superficiel, et que notre vie reste, au fond, la même, tandis que dans le pays socialiste, la vie a changé profondément sous une surface plutôt figée. Mais il faut se méfier de tout argument qui méprise les apparences. Selon Goethe, ce sont les apparences qui sont «le mystère», et toute recherche d'un changement «invisible» est de la métaphysique. Si la fidélité aux phénomènes est la preuve d'une observation honnête, il faut admettre que la vie a changé plus nettement dans l'Occident qu'en Russie ou en Chine par rapport à la situation d'avant-guerre, et qu'on peut observer cela par l'irruption d'un nouveau style coloré. Donc : une révolution «culturelle» plus significative que la russe et la chinoise doit être en cours à l'Occident si l'affirmation que tout changement de vie est dû à une révolution est correct.

En effet : l'observation des couleurs qui nous entourent et dans lesquelles nous sommes plongés révèle une révolution violente de laquelle nous sommes les témoins, les victimes et les agents dès la deuxième guerre : une révolution dans les codes par lesquels nous communiquons les uns avec les autres afin de donner une signification au monde et à la vie dans le monde. L'explosion des couleurs est le produit d'une reformulation des codes, laquelle est, bien sûr, la conséquence d'une évolution technique de nos moyens de communication. Les couleurs sont les éléments d'un code que l'on peut appeler, pour des raisons

qui deviendront plus claires au long de cette exposition, «le code-techno-imaginaire». La coloration de nos murs de nos boîtes de conserves et de nos chaussettes fait partie de la façon dont nous codifions le monde. C'est-à-dire : de la façon dont nous donnons une signification au monde. Les couleurs des chaussettes ne sont donc pas seulement un «phénomène esthétique» (quoique rien ne soit «seulement esthétique»). Elles sont, au contraire, une manifestation de la façon dont nous pensons, sentons, désirons. Des symptômes d'une révolution culturelle. Si les chaussettes ont changé, c'est que les codes ont



changé. Donc non seulement la «mode», non seulement «l'art», mais tout phénomène culturel, la science comme la politique, l'économie comme la religion. Car si les codes changent, la culture entière change.

La découverte que notre révolution est un changement dans les codes, et non un bouleversement des structures économiques, ou sociales, ou politiques, comme c'était le cas au 19ème siècle, pose le problème des dites «infrastructures», lequel est peut-être un typique pseudo-problème. Mais cette découverte explique aussi pourquoi la théorie de la communication, donc la discipline qui étudie les codes, est devenue tellement centrale. Pourquoi les écoles de la communication sont devenues aussi importantes que les écoles polytechniques, et pourquoi elles tendent à se substituer, dans un futur proche, aux écoles traditionnelles dites «culturelles», comme les facultés humanistes, les écoles d'art et les conservatoires. Car si nous voulons comprendre notre révolution, et si nous voulons y participer activement, il nous faut l'étudier au niveau de la communication. Il nous faut analyser et manier les nouveaux codes.

La question, retardée jusqu'ici, s'impose : pourquoi l'explosion des couleurs est-elle, nécessairement, la manifestation d'un changement des codes ? Eh bien : parce que, avec la couleur, c'est la surface qui explose. C'est la surface, c'est-à-dire, la bi-dimensionnalité, qui est le porteur de la couleur. Et c'est vrai même quand il s'agit de lignes ou de corps colorés. Par exemple : les statues colorées dans la Grèce archaïque, ou les lignes colorées dans les manuscrits médiévaux, fonctionnent comme des surfa-

ces du point de vue du message qu'elles portent. La coloration «superficielle» cache le message tri-dimensionnel des statues (le marbre), et le message unidimensionnel des manuscrits (les lettres). Donc : si notre situation est devenue colorée, c'est parce que les surfaces sont devenues des porteurs importants de messages (ou, comme on dit à présent, des media importants). Nous sommes irrigués constamment par des messages qui se précipitent sur nous à partir des surfaces colorées comme les affiches, les toiles de cinéma, les signes de circulation routière, les boîtes exposées dans les dites «grandes surfaces». Les codes par lesquels nous sommes informés au sujet du monde et programmés pour y vivre consistent, en grande partie, en surfaces colorées.

Mais est-ce une révolution ? Les surfaces ont toujours été les porteurs de messages. Les murs de Lascaux, les briques de Mésopotamie, les vitraux des cathédrales et les peintures en sont la preuve. Néanmoins, il s'agit d'une vraie révolution, et cela pour deux raisons :

1. Pendant l'Age moderne, et plus spécifiquement avec l'invention de l'imprimerie, les surfaces sont devenues des media subordonnées à l'alphabet et à d'autres codes linéaires. Il est vrai que l'alphabet lui-même est issu d'une écriture picturale, donc bi-dimensionnelle mais il est devenu entièrement unidimensionnel, c'est-à-dire linéairement progressif. La domination alphabétique a réduit le rôle des surfaces à la fonction d'«illustration» des textes. C'est pourquoi l'Age moderne est gris : les surfaces colorées, les peintures, les tapisseries les fenêtres ne sont que des illustrations des textes gris, lesquels sont les vrais porteurs des messages. Si donc à présent le monde redevient coloré, comme il l'était au Moyen-Age, c'est parce que les rôles se sont inversés, et les textes écrits redeviennent des «explications» des messages transmis par les surfaces. Et il s'agit là d'une vraie révolution dans les codes.

2. Ce n'est pas tout. Les surfaces actuelles ne sont pas comme l'étaient les surfaces médiévales. Les différences sont nombreuses, mais il faut en mentionner les deux plus importantes. Il y a, à présent, des surfaces immobiles dont les images bougent (par exemple l'écran TV et le mur du cinéma). Et il y a à présent des surfaces sur lesquelles l'image s'imprime par réflexion (par exemple les photographies). En bref : les surfaces actuelles sont les produits d'une technique scientifique, et non d'un artisanat (des œuvres d'art). Il s'agit donc d'une vraie révolution des codes, car les surfaces porteurs de messages fonctionnent d'une manière révolutionnairement nouvelle.

Les codes sont des systèmes qui transmettent des messages pour ceux qui les « connaissent », c'est-à-dire : savent les déchiffrer. Les codes uni-dimensionnels sont déchiffrés d'une façon très spécifique : ils sont « lus ». Il faut suivre la ligne de l'alphabet, des chiffres arabes ou du code Morse pour saisir le message : il est reçu diachroniquement. Les codes bi-dimensionnels, par contre, offrent leur message d'un seul coup, d'une manière synchronique, quoiqu'on puisse, à la suite, analyser ce message par une étude plus détaillée de la surface. La réception du message dans les codes uni-dimensionnels est le produit d'une synthèse, et dans les codes bi-dimensionnels d'une analyse. Eh bien : la manière dont on reçoit un message caractérise l'information qui y est contenue. Les messages transmis par les codes linéaires ont un caractère diachronique, synthétique, processuel, en bref : historique. Et les messages transmis par les codes bi-dimensionnels ont un caractère synchronique, analytique, quantique, en bref : a-historique. L'univers signifié par les codes uni-dimensionnels est un contexte d'événements, et il peut être conçu. L'univers signifié par les codes bi-dimensionnels est un contexte de scènes, et il peut être imaginé. (« Concevoir » : avoir déchiffré un message linéaire ; « imaginer » : avoir déchiffré un message bi-dimensionnel).

Pendant le Moyen-Age, le monde était concevable, car il y avait des textes linéaires qui en portaient l'information. Mais il était surtout imaginable, car la majorité des informations étaient codifiées par des surfaces. Les textes linéaires disponibles (en notation alphabétique, mathématique et logique), avaient pour but de rendre concevable le monde pour une élite qui savait déchiffrer ces codes. Ces textes étaient donc des commentaires pour expliquer un monde parfaitement imaginable. — Pendant l'Age moderne, le monde était concevable, et devenait toujours plus concevable grâce aux informations toujours plus nombreuses et facilement accessibles, codifiées en alphabet (surtout sous forme de livres pendant la première moitié de cet âge, et sous forme de journaux et de périodiques pendant la deuxième moitié). Mais le monde devenait toujours moins imaginable, car les surfaces porteuses de messages étaient incapables d'accompagner un tel « progrès » furieux des textes linéaires. Bien sûr : le but des surfaces était, pendant tout l'Age moderne, celui de rendre imaginable le monde conçu, c'est-à-dire : d'illustrer les textes linéaires. Et pour atteindre ce but, les surfaces ont essayé surtout pendant la seconde moitié du 19ème siècle et la première moitié du 20ème siècle, de devenir aussi « progressistes » que l'étaient les textes. Mais

étant donnée leur structure, cela n'était pas possible. (D'ailleurs : cet effort pour rendre imaginable un monde conçu est ce qu'on considèrerait, pendant l'Age moderne, comme le « pouvoir révélateur » ou la « force désaliénante » des arts plastiques). A la fin de l'Age moderne, l'incapacité à imaginer le monde est devenue catastrophique. Pour n'en donner que deux exemples : l'incapacité à imaginer l'information contenue dans les messages scientifiques était une menace pour la science, et l'incapacité à imaginer l'information contenue dans les messages journalistiques était une menace pour la politique.



A présent, bien sûr, la situation est devenue entièrement différente. La grande majorité des informations que nous recevons est codifiée en surfaces colorées. On pourrait donc croire que le monde est redevenu imaginable. Mais il y a là une difficulté. Imaginer, c'est avoir déchiffré un message bi-dimensionnel. Mais on ne déchiffre pas les messages des surfaces actuelles par la même méthode par laquelle on déchiffre les surfaces traditionnelles. On ne reçoit pas le message d'un film comme on reçoit celui d'un vitrail, ni d'un programme de TV comme on reçoit celui d'un tableau, ni même d'une affiche comme on reçoit celui d'une enluminure. Car la structure des surfaces n'est plus la même. Donc le monde est redevenu imaginable, mais non à la manière médiévale. Les codes qui nous entourent et qui donnent une signification au monde sont, bien sûr, devenus imaginaires, mais d'une façon révolutionnairement nouvelle : ils sont techno-imaginaires.

Si on affirme que l'univers signifié par les codes linéaires a un caractère historique, et celui signifié par les codes bi-dimensionnels un caractère a-historique, il faut distinguer entre les codes bi-dimensionnels imaginaires et techno-imaginaires. On peut dire que l'univers signifié par les codes imaginaires traditionnels a un caractère pré-historique, car ils sont antérieurs à l'invention de l'alphabet, et l'histoire est une conséquence de l'alphabet. Et on peut affirmer que l'univers signifié par les codes techno-imaginaires est post-historique, car ils sont le produit d'une connaissance linéaire scientifique, donc de l'histoire, et l'histoire finit avec la suppression de l'alphabet par ces codes. On

peut donc affirmer que l'irruption des codes techno-imaginaires a jadis ouvert la porte à la post-histoire, comme l'irruption des codes linéaires a jadis ouvert la porte à l'histoire proprement dite.

Mais toute affirmation de ce type est douteuse pour la raison simple que nous ne comprenons pas encore la révolution dont nous sommes les témoins. Par exemple : nous ignorons le rapport entre les codes techno-imaginaires et les codes linéaires dans le futur. Quel rôle aura la bande vidéo ou les hologrammes dans la recherche scientifique ? Rendra-t-elle imaginable le monde conçu par la science ou, au contraire, ce monde deviendra-t-il inconcevable ? Ou : les informations télévisées rendront-elles imaginables les textes politiques des journaux ou, au contraire, auront-elles une influence dépolitisante ? Ou, par exemple : nous ignorons le rapport entre les codes techno-imaginaires et les codes imaginaires traditionnels dans le futur. La peinture ou la gravure deviendra-t-elle une sorte de bande dessinée vidéo pour rendre imaginable au sens traditionnel l'univers techno-imaginaire ou, au contraire, les codes techno-imaginaires absorberont-ils les codes traditionnels pour finir avec l'imagination au sens traditionnel de ce terme ? En somme : la « fin de l'histoire », comme elle s'annonce par l'irruption des codes techno-imaginaires, sera-t-elle l'élévation de la science, de l'art et de la politique à un nouveau plan, ou sera-t-elle la substitution de la science, de l'art et de la politique par la manipulation des surfaces techno-imaginaires ?

L'ignorance dans laquelle nous nous trouvons par rapport à la révolution dans laquelle nous vivons est parfaitement normale. Le nouveau est toujours incompréhensible, car nous ne possédons pas de modèle pour le comprendre. C'est pourquoi il y a des observateurs qui nient l'existence même de la révolution : elle ne s'adapte pas à leurs modèles de « révolution ». Et d'autres observateurs qui interprètent la révolution de façons divergentes : chacun fabrique son propre modèle (domination totale des mass-media, village cosmique, politisation universelle, technocratie désidéologisée, etc.), sans qu'on puisse établir un consensus quant à ces modèles. Mais malgré cette ignorance, il est évident que les conséquences de l'irruption du techno-imaginaire dépendront, en partie, de la manière dont ce code sera manié, c'est-à-dire : comment, par qui et dans quel but il sera manié. C'est cet aspect du problème qu'il faut étudier si on veut éviter qu'on devienne un récepteur passif des messages qui se précipitent sur nous provenant des surfaces colorées qui nous entourent.

Vilem Flusser